

La haine de la parole ?

Le vendredi vingt-trois mars deux mille douze, à l'hôtel *Métropole* de Montpellier, des membres, et quelques autres – Yvelise Salom, comme le souligna Moufid Assabgui, étant en l'occurrence membre *d'au-moins-une-autre* – d'au moins quatre associations d'analyse freudienne : *l'insu*, le *cercle freudien*, le *mouvement du coût freudien*, et les *cartels constituants de l'analyse freudienne*, se sont retrouvés, après une première réunion, elle aussi, *montpelliéraine*, le samedi dix septembre deux mille onze, pour poursuivre les mises en communs de leurs questionnements face aux réponses de plus en plus précises de l'État, concernant la psychanalyse, et subséquemment les psychanalystes.

Comme l'a souligné, en introduction, Michèle Skierkowski, des réponses on ne cesse de nous en donner – en témoigne le récent avis de l'HAS, relatif à l'autisme. Défendre l'analyse freudienne, c'est défendre les questions contre les réponses. Le pourquoi – celui du regard étonné de l'enfant, qui n'espère pas de réponse, juste de l'inespéré –, contre les *parce que...* qui n'en finissent pas de dire « Ici, il n'y a pas de pourquoi » – *hier, ist kein Warum*, en VO –, qui en finissent de dire qu'il n'y aurait pas de questions, qu'il n'y aurait que des réponses...

Michèle a alors soulevé une question, celle d'une réponse inscrite dans la récente loi sur le titre de psychothérapeute : « les psychanalystes qui font partie d'une association ». Un *bon psychanalyste* est un psychanalyste, non pas *mort*, quoique, mais un psychanalyste inscrit dans une association. Ne pourra venir ensuite qu'une nouvelle réponse : une bonne association est une association inscrite, reconnue par l'État. Il y en a même déjà au moins une qui se targue d'être reconnue d'utilité publique. La question du tiers fondamentalement incompatible avec la psychanalyse ne cesse de se poser...

Avec l'avis de l'HAS, un nouveau palier semble avoir été franchi : ce n'est plus qui peut ou ne peut pas pratiquer, c'est la pratique elle-même (les enveloppements, la psychanalyse, et la psychothérapie institutionnelle) qui est mise en réponses. C'est une attaque en règle contre des pratiques, qui dans une apparence, une se-disance, a-théorique veut régler son compte à des théories. Que disent ces théories ? La psychanalyse, depuis Freud et son *Interprétation des rêves*, ne devrait cesser de dénoncer l'aveuglement de l'apparence, de l'évidence, pour s'interroger, sans jamais pouvoir définitivement répondre, sur le latent qui sous-tend le manifeste. La psychothérapie institutionnelle soutient que l'institution est folle, et donc qu'elle rend fou : il faut en conséquence aussi en prendre soin. La folie, c'est l'institué, c'est la réponse ; le prendre soin, c'est l'instituant, ce sont les questions.

Michèle a ensuite souligné que si certaines associations de parents d'enfants autistes ont pu trouver un tel écho, c'est qu'elles ont surfé sur un mouvement plus général. L'avis de l'HAS établit un listing sur les déterminations supposées de l'autisme : une addition assez large, auquel le sujet autiste devrait se réduire. Puis suit un autre listing, celui des traitements des troubles, comme ça, isolés. Entre les deux est tout

simplement oublié un espace, où il pourrait y avoir une position subjective. Michèle a conclu : « Je crains que ça ne s'arrête pas là. Et là, non plus... »

Jean-Pierre Holtzer nous a alors fait part de son dernier trouble en date : depuis le premier mars deux mille douze, le budget des « régulations », de ce qu'il reste de l'idée d'équipe en psychiatrie publique, a tout bonnement été supprimé au CHU de Montpellier. Est attaquée toute tentative de subjectivation, ennemi principal de l'idéologie dominante, *dominus, domini*. C'est en corps, la casse de tous les métiers de l'industrie aux services : aucune des activités humaines n'est épargnée. Le sujet empêche les gens d'y rester de bons consommateurs.

Françoise Petitot nous a précisé que le sort de l'ANFH (Association Nationale pour la Formation permanente du personnel Hospitalier) au CHU de Montpellier était celui des institutions médicosociales depuis au moins deux ans. Si les textes de loi sur la prévention incitent à l'analyse des pratiques. Ils ne la financent pas pour autant. *C'est un mille-feuille... plein de feuilles*, dans lequel elle nous a invité à ne pas nous embarquer trop vite.

Pour Michèle Mayer, si la question n'est pas qu'actuelle, elle est peut-être plus aiguë. L'autisme conçu comme un handicap, c'est le début d'un centrage d'un déficit objectif, en l'y enfermant et en déniait ses capacités de subjectivation. Le handicap fonctionne sur le déficit à l'opposé des pratiques dynamiques. Serge Vallon a, à son tour, souligné que c'était un vieux débat, depuis 1975, entre la psychiatrie et le médicosocial, qui est aujourd'hui radicalisé pour régler des comptes contemporains.

On tranche les débats, a imagé Françoise Petitot. Des réponses, a poursuivi Françoise Wilder. Cette décision de l'HAS est opposable devant les tribunaux, a renchéri Michèle Mayer. Pour Marie-Laure Roman, il y a à réfléchir sur cette opposition qui est faite entre la psychanalyse et des pratiques de rééducations, qu'on met en concurrence, comme l'histoire de la méthode... Ce sont en fait des méthodes d'éducation, et là l'HAS empiéterait sur l'éducatif. Guy Ciblac je ne vois pas la coquille nous a dit avoir testé dans la semaine la question de savoir, si c'est éducatif, alors, on prend sur le budget de l'Éducation Nationale, et il nous a assuré que, là, ça devenait sensible... Il a souligné que depuis les lois de 75, les parents ont eu une oreille... et une parole. On vient de loin, a rappelé Françoise Petitot : avant, ils n'avaient pas la parole. De même avec les autistes adultes... depuis l'enfance personne ne leur demande leur avis.

Si le consensuel évoque un choix démocratique, il est en fait l'apanage des experts. La vérité scientifique est une vérité de consensus ; scientifique n'est pas démocratique : un type tout seul peut avoir raison, a souligné Serge Vallon. Plus maintenant, a insisté Michèle Mayer : il faut avoir un certain nombre de citations, dans certaines revues, dans un cadre bien précis. Une logique de pouvoir, a renchéri Albert Maître. Le propre des protocoles d'évaluations, c'est que ça puisse être effectué par n'importe qui et pas par quelqu'un en particulier... C'est la substitution du protocole au savoir qui relève de ce qui s'inscrit dans la prise du pouvoir de la financiarisation.

Moufid Assabgui a alors fait une remarque pédagogique. Comment cette réunion est venue, et qu'est-ce qu'elle prépare ? Malgré ses excellentes relations avec des collègues d'*Espace*, qui tenaient alors colloque à Montpellier, il s'est posé la question avec Michèle (Skierkowski) des invitations aux autres associations. Au-delà d'un critère de trop grande précocité, il a envisagé une ligne de démarcation avec celles qui prônent qu'elles font de la formation (de psychothérapeute). Que pourrions-nous dire en petit groupe à un plus grand groupe ? Qu'est qui nous réunit ?

Le poids, a répondu Michèle Mayer. Albert Maître a posé quant à lui la question de la pertinence du critère petite/grande association, du registre de la quantité. A l'inter-associatif, elles sont comptées une par une. Le trait discriminant sur la formation lui a semblé absolument crucial. Il a soulevé la question de la transmission, a rappelé la *Laiénalyse*, et l'enjeu essentiel de la psychanalyse dans une transmission en dehors des ordres universitaires.

Pour Michèle Mayer, la transmission est une forme de formation. Si l'Etat reconnaît certaines associations et pas d'autres, il reconnaîtra celles qui mettent la grosse étiquette. *Le Cercle freudien*, c'est une école, un lieu de transmission. Le point de bascule, pour Michèle Skierkowski, c'est bien quand une association dit qu'elle va former, qu'elle forme déjà, des psychothérapeutes. Michèle Mayer a rapporté les cas de jeunes, ou de futurs pys qui voudraient bien rencontrer d'autres interlocuteurs. Des interlocuteurs, pas des formateurs.

Moufid Assabgui a relevé que nous nous faisons nous-mêmes piéger, en continuant de considérer, que formation implique validation, estampille. Pour Albert Maître, chacun a à réinventer la transmission. Bien sûr que dans la psychanalyse, il y a un savoir, soulignait Françoise Wilder. Oui, il y a une transmission, comment s'effectue-telle ? Comment suis-je, qui suis-je, dans la transmission ? C'est un lieu subjectivant, notre rapport au savoir, en contradiction avec des savoirs protocolisés. La psychanalyse ne peut que reconnaître : Qu'est-ce qu'il avait à dire, qu'est-ce qu'on lui dit maintenant ? Ce qui vient de la psychanalyse, cet accent mis, non sur le savoir, mais sur sa psychanalyse au savoir. Chacun rentre dans une critique. Pas seul.

Serge Vallon a rappelé un petit truc dans l'histoire des *Cartels* : une culture de la castration. Pas sans. Toujours une négation dans nos énoncés, de l'inachèvement... qui soutient le procès de subjectivation. Cela implique une absence de listes d'analystes. De quoi se retrouver d'un côté en position de faiblesse, et de l'autre, en position de force par rapport au travail clinique d'avoir à soutenir une clinique sous transfert. La clinique naît dans une rencontre, où aucun ne la maîtrise, n'en maîtrise le contenu. Un analyste ne devrait pas pouvoir dire après les trois préliminaires : je sais d'avance où l'on va. Ce qui nous intéresse, c'est ce qui va rester, ce qu'on ne sait pas.

Pour Yvelise Salom, ce sont ces positions-là qui potentialisent les attaques : l'attaque de la psychanalyse, des pratiques, mais aussi des psychanalystes. Est-ce que les petites ont une part de formation, ou alors d'autres s'en chargent ? Ça ne peut susciter que de la haine. Comment se faire entendre, tout en gardant nos positions ? Si nous ne nous prononçons pas, d'autres vont nous dire comment faire.

Françoise Petitot s'est demandé : à qui parle-t-on ? Je ne suis dans mon fauteuil qu'une bulle de savoir. La transmission entre nous a des effets de formation. Reste la question actuelle de la transmission au reste du monde. Elle a rappelé un très bel exposé de Claude Rabant sur la fin de l'analyse, définissant la fin de deux façons : ésotérique et exotérique.

Maryse Martin a proposé d'être ésotériques. Quand nous reprenons la question de Michèle, le tiers, l'Etat, de façon ésotérique, elle dit : non, c'est incompatible. Il y a quelque chose qui résiste. Yvelise Salom a évoqué le symptôme de certains collègues de sa génération qui, après un parcours analytique abouti, se forment à d'autres outils. Et pas seulement pour une ligne supplémentaire sur leur CV.

Pour Henriette Michaud, à la question de la réponse à la demande, de quelque chose qui se vend sur le marché, faut-il répondre ? Quels sont les points sur lesquels nous ne devons pas céder ? Et en même temps espérer une position d'analyste. Yvelise Salom a constaté que cette position peut être tenue avec un autre outil. Les tests projectifs pour Jean-Pierre Holtzer par exemple.

Françoise Wilder est revenue sur un point d'incompatibilité, entre, disons, l'Etat par exemple et nous, même pas la psychanalyse... et nous. Quelle est sa nature ? Plusieurs façons de répondre, mais il est utile pour ne pas de nouveau repartir dans les outils et le reste. Le pivot serait que l'Etat ou les organisations ont une idée précise, changeante mais précise, de ce que c'est que le bien, le bien public. Une idée du bien qui est le plus incompatible avec ce que notre pratique nous apprend : nous n'en savons rien du bien... Dans la clinique sous transfert, si nous nous trimballeons avec une idée du bien, c'est un sacré embarras...

Face au danger de la norme incontournable, Michèle Mayer nous a exhorté par rapport à l'exotérique, à ne plus passer notre vie à dire que nous étions castrés. On ne peut pas dire : on ne sait rien. Nous aurions tendance à exhiber des formes de limitation. Pour Guy Ciblac, s'il existe entre nous une espèce de connivence, des trajets supposés, une certaine pratique, beaucoup d'analysant ne deviennent pas analystes et pourtant peuvent transmettre cette expérience. Par la question de la souffrance, peut-être, pour Marie-Laure Roman. Pour Françoise Petitot, la normalisation de la psychanalyse, sa radicalisation d'être partout, nous reviennent dans des effets de Vulgate. C'est le temps de la culpabilité, quand plus d'espace n'existe où une parole puisse se dire... Dans cet espace, celui qui pourrait parler est mis dehors. Michèle Mayer nous a parlé de nos outils chics, le désir entre autres, et des ravages qu'ils provoquent, par le cas d'une assistante sociale, qui ne voulait pas dénoncer la sadisation d'un enfant par le beau-père de celui-ci, de peur de rompre « le transfert » qui l'unissait à la mère.

Le temps de la pause pointant son nez, Moufid Assabgui a repris les débats avec la question de la haine de la psychanalyse. La résistance date, depuis l'article de Freud déjà... Y a-t-il quelque chose de nouveau en train d'émerger au niveau de cette haine ? Quel est le nom de celle-ci ? Pour la haïr, il faut commencer par la nommer. Du temps de Freud, elle était différemment nommée : le sexuel, la sexualité infantile... Le terme de

psychanalyse est galvaudé. Moufid s'est déclaré attaché à l'idée d'élaborer ensemble la prochaine journée de septembre.

Pour Guy Ciblac, les psychiatres ou les psychologues n'ont pas de problème à se nommer. Pour l'analyse, c'est bien plus difficile de se nommer soi-même. Or a souligné Moufid Assabgui, nous disons pour la plupart que nous sommes analystes, ou nous recevons des analysant qui disent : c'est mon analyste... Serge Vallon appréciait l'idée de travailler sur la haine... Nous y avons notre part, mais pas toute... Peut-être quelque chose sur la fonction de la parole, dont la psychanalyse serait garante. Que les politiques puissent dire tout et son contraire n'est pas sans effet... On ira vers l'instrumental ou les systèmes de garantie. Marie-Laure Roman a évoqué une mutation du discours ambiant : Lacan parlait du truc et du trucage. Elle faisait le lien entre la position politique et le discours lié à internet, qui s'est modifié pour pouvoir passer dans ce média-là.

Albert Maître nous a rappelé que dire tout et son contraire avait été théorisé, par l'équipe de Blair, et leurs storytellings, pour occuper le champ médiatique par une information sans restes. La psychanalyse restitue à la parole cette dimension-là, du reste, incompatible avec le monde politique et social actuel. Si ce n'est pas d'aujourd'hui que la psychanalyse a affaire à la haine, du temps de Freud autour de la question du sexuel, ce serait désormais sur l'efficacité de la communication, qui aurait obligation d'être efficace, d'un présent infini, a rajouté Serge Vallon.

Après la pause, Marie-Laure Roman nous a invités à établir un certain nombre de propositions pour travailler dans chaque association pour la journée de septembre. Françoise Wilder a soutenu la proposition de Moufid Assabgui, reprise par Serge Vallon, comme pertinente et féconde par rapport à notre situation : la haine actuelle de la psychanalyse et la fonction de la parole. La haine actuelle de la psychanalyse est de nos jours actée.

Serge Vallon ressentait un malaise très profond : on veut notre mort ! Cette haine vise quelque chose de notre intime profond : on a mal partout, c'est une lutte. Cette haine vise l'être, bien au-delà de la psychanalyse, mais ça l'inclut et l'emporte dans le même mouvement. Albert Maître a évoqué presque une volonté d'extermination. Il n'y a plus qu'en France et en Amérique du Sud, qu'insiste encore la psychanalyse. Les anglo-saxons lui ont déjà réglé son compte. Il s'est demandé ce qui était en jeu dans ce fantasme d'éradication. Pour supprimer la psychanalyse, il faut, (il suffit ?) de supprimer les psychanalystes. Pour Françoise Petitot, ce n'était pas très clair de savoir qui avait ce fantasme, les analystes eux-mêmes ? Albert Maître a soutenu que les analystes sentent bien que la psychanalyse repose sur le désir de l'analyste, c'est donc lui-même qui est la cible de ses volontés plus ou moins éradicatrices.

Serge Vallon a alors amené un second élément, qui peut nous caractériser : Lacan est mort, Freud est mort, la place du maître est vide... Pour pas toutes les associations, cependant pour certaines, il en existe un qui peut encore incarner le maître. Cela a beaucoup de conséquences. On doit accepter que cette place reste vide, pour fonder une subjectivité sur ce vide, qui est générateur en même temps. Cette place est contestée dans le scientisme génétique, où elle est occupée par le génome : c'est

écrit ! Cette place vide a des conséquences dans la transmission, dans la garantie, chaque association, seule, ne peut suffire à tout.

Pour Françoise Wilder, cette place vide est inorganisable, on ne peut pas se la répartir, comme l'avait convenu Moufid Assabgui. Toutes les associations s'occupent de tout. Pour Françoise, si on ne peut l'organiser, on doit autant que possible la positiver fortement ; elle nous entraîne du côté d'une faiblesse, sociale en tout cas. Pour Moufid, *l'autre Serge* disait : une place vide de pouvoir, pleine de désir... Il a reconnu avoir lâché quelque chose, quand il a laissé filer les trois séances par semaine, quelque chose de ce désir de l'analyste. Chacun de nous aurait lâché au fur et à mesure, bout par bout... Ce qui frappait Michèle Skierkowski, c'était justement ce qu'on ne lâchait pas, à ne pas vouloir, que les uns s'occupent de ceci, d'autres de cela, etc..., nous sommes tous en train de nous épuiser. Pour Françoise Petitot, nous serions nous-mêmes psychotiques.

Michèle soutenait que les associations, c'est quand même remarquable, et que nous étions en train d'imaginer qu'on ait besoin des autres, pas tout le temps, mais... Albert Maître soulignait que chaque association a son symptôme qui fait qu'elle est pas toute. Michèle Mayer a rappelé que pour un colloque du cercle, un cartel s'était formé en dehors du cercle freudien, à partir d'associations affines. Il a des choses sur lesquelles nous ne céderons pas, disait Michèle. Il faut se mettre à quatre pour ne pas céder, précisait Michèle Mayer. Michèle Skierkowski remarquait que c'était parti de la *Province*.

Marie-Laure Roman a proposé de travailler autour de la question de : qu'est-ce que c'est que la vérité ? question fondamentalement mise à mal, dans une volonté d'éradiquer quelque chose qui a à voir avec la vérité du sujet, de façon à pouvoir... La vérité du sujet, pour Serge Vallon, c'est qu'il n'est pas le moi. Le moi, c'est la sphère, alors que le sujet est dans un processus discontinu de subjectivation.

Moufid Assabgui nous a alors posé une question subtile, celle de savoir quand l'association passe à l'institution. Il évoquait *l'Aire méditerranéenne* qui est devenue une institution. Pour Françoise Wilder, elle n'avait jamais été une association. Moufid a reconnu que la seule institution dont il était fier, c'est celle éphémère qui se constitue et se dissout autour d'un sujet qui pose une question, qui crée un lieu qui s'en saisit, et qui se dissout jusqu'au suivant... L'institution reste pour Serge Vallon, un mal nécessaire, à questionner dans une dialectique entre instituant et institué...

Françoise Petitot a ramené la psychothérapie institutionnelle, dans sa tentative de rapport à l'institutionnel. Cela reste non programmable, pour Serge, il faut que ça produise non seulement de la différence, de l'hétérogène... de la jachère, a renchérit Moufid. Que fait-on ? nous a ensuite demandé Françoise Petitot. Politiquement, nous pourrions nous fédérer à condition que la fédération ait réponse à tout. Le mot pacte, qu'avait amené Françoise Wilder, inclut le pastout, a souligné Marie-Laure Roman.

Françoise Petitot a alors soulevé la question d'une prochaine rencontre, craignant que nos rencontres viennent se nicher dans les journées institutionnelles du *coût freudien*, comme cela s'était mis en place l'année dernière. Elle proposait d'être très délicat et très prudent quant à nos temps de retrouvailles. Moufid Assabgui a souligné

que rien ne nous empêchait de choisir une autre date et un autre lieu. Lucia Ibanez-Marquez a proposé une réciprocité, une « tournante », qui permettrait d'ouvrir à des collègues plus largement...

Michèle Mayer est revenue sur la question de la haine, comme thème à travailler pour notre prochaine réunion en septembre. Moufid Assabgui sur savoir de quelle haine, la psychanalyse est-elle le nom ? Guy Ciblac a souligné l'importance d'une adresse extérieure, au risque de continuer à tourner en rond entre nous. Pour Marie-Laure Roman, c'est l'envers de la même chose. Elle a repris l'idée d'un pacte. Quant à la haine de l'être qui participe d'un fantasme d'éradication, elle soulève la question de l'intrication pulsionnelle, du côté de la pulsion de mort. L'important, c'est dans le même mouvement d'élaboration pouvoir en dire quelque chose en direct vers l'extérieur. Ce sont, pour Françoise Wilder, deux élaborations, qui vont, qui se font simultanément ; il n'y aurait pas un temps interne puis externe : juste deux fils...

Serge Vallon a rappelé que l'intérieur et l'extérieur avaient un rapport, surtout avec Moebius a précisé Françoise Petitot. Serge a soutenu qu'on essaie de nous faire croire qu'il en existe un pour l'autisme. Toute notre société est saturée de discours comme ça, qui expulsent vers l'extérieur. Que fait la psychanalyse ? Est-ce qu'elle va prôner un pur sujet ? Non. Elle prend des chemins divers et disparates, pas dans quelque chose d'idéal. *Le lion ne saute qu'une fois*, métaphorisait Freud au sujet de la fin de l'analyse (ou de l'interprétation ?). Les lions n'existeraient plus s'ils n'avaient pas le droit. Un effet d'idéalisation. Serge a constaté que nous avons perdu les grands récits, pour devoir se suspendre au *Cloud* : on va s'y perdre. Il a souligné que ce qui nous atteint a à voir avec ce qui atteint les autres ; si nous n'en prenons pas conscience, nous allons fabriquer un niveau de persécution supplémentaire.

Françoise Petitot a remarqué que pour peu qu'on ne travaille pas exclusivement dans son cabinet, mais dans différents lieux, la désidérialisation est totale, et la persécution complète. C'est insupportable dans la protection de l'enfance, c'est la même persécution... Serge Vallon s'est alors demandé : est-ce que quelque chose a changé ? Quand un système tient, si je ne suis pas à la hauteur, cela entraîne de la culpabilité, à un registre de la haine et de la persécution. Comme s'il ne s'était rien passé, et comme si ceux qui ont le pouvoir se défaussent lâchement, derrière une simple erreur de communication, comme lors de l'épisode de neige et des embouteillages, de l'hiver dernier.

L'heure avançant, Moufid Assabgui a proposé trois tours de table : le premier sur la proposition pertinente de Lucia concernant la *tournante*, le second quant au thème de la prochaine journée, le troisième sur la forme de cette prochaine journée : il s'est dit très sensible aux discussions croisées, plutôt qu'aux exposés organisés, et à la continuation devant un public par groupe de deux ou trois...

Michèle Mayer a déclaré ne jamais avoir vu de tables rondes, qui vaillent la peine sans exposé préalable. Elle préférerait qu'il y ait quand même quelqu'un qui puisse s'avancer dans un exposé, et donc d'avoir un temps structuré et un temps de discussions croisées. Une mise de départ, a précisé Françoise Wilder. Pour Michèle

Mayer, ce n'était pas très clair de toute façon, ce qui était clair, c'est le désir de travailler ensemble. Sur la question que ça tourne, pourquoi pas, enfin, Montpellier n'est pas sans charmes... Il lui semblait aussi possible de se retrouver au nouveau local du *Cercle*. Et de retour chez eux, elles proposeraient de constituer un cartel pour travailler cette question, et comment cette question-là se pose : c'est là ce qui est vivant pour nous.

Michèle Skierkowski s'est demandé si nous n'étions pas en train de faire un pas trop rapide. Nous nous rendons compte que les quatre associations, les cinq, nous travaillons ensemble. Si nous passons tout de suite à une mise en scène d'une discussion-débat, ce serait un pas trop rapide. Nous avons encore à tricoter... Françoise Wilder prenait acte du fait que nous nous étions rencontrés une nouvelle fois, avec des choses qui se passent, des ouvertures de transfert. Comment rendre une invitation, sans mettre la charrue avant les bœufs ? Michèle se demandait qu'est-ce qui empêchait un autre travail, de relouer une salle. Françoise Petitot soulignait le côté local de l'affaire et souhaitait que cela le reste pour l'instant, que l'aventure se poursuive encore à Montpellier. Pour Michèle Mayer, nous devons essayer de ne pas reproduire l'I-AEP, ses délégations, mais que chacun puisse continuer à y venir au un par un, sans avoir à rendre compte, à rendre des comptes, à s'institutionnaliser.

Le vendredi sept septembre 2012 était retenu, ainsi que la location de la salle dans ce même hôtel *Métropole*, à Montpellier...

Le thème : la haine de la parole !

Luc Diaz *faciebat*
Castelnau, le lundi 16 juillet 2012.